

# Toutes les odes de Gisèle \*

Patrick Cintas

*RAL, M*

\* odes extraites de *Gisèle – drame in Poésies complètes – Tome IV*  
*Cantos XVI à XIX*

à télécharger gratuitement sur le site de Patrick Cintas :

[patrickcintas.ral-m.com](http://patrickcintas.ral-m.com)

© patrick cintas

Poète ni compositeur de poèmes, il me semble, au fil du temps que j'y consacre va comme je peux, qu'il m'arrive de toucher sinon à l'instant de poésie, du moins à ce qui le fixe et en même temps le rend anodin.

Traversant les longs romans de mes personnages, ce sont eux qui laissent échapper ces bribes, et me relisant je les recueille quelquefois, sans toutefois les retenir.

Ce geste est plus facile concernant ma pièce Gisèle, car ses Odes se distinguent nettement des paroles et des didascalies.

Je suppose tout aussi facilement qu'il n'est pas nécessaire de les organiser différemment. Ce sont les actes qui ont disparu et non pas l'action qui les appelle.

Et quand bien même ce ne serait qu'un recueil, l'ensemble me paraît mériter une publication, d'autant que la lecture en est possible alors que le drame lui-même exige d'abord une mise en scène. Là encore, la lecture est une facilité. Et aussi un moment de solitude que n'abolit pas la perspective d'une mise en scène.

Je suppose, un peu légèrement peut-être, que si la mise en scène et ses actions s'effacent en cas de lecture pour ne laisser en vie que les Odes, inversement ces mêmes Odes ne sont d'aucune utilité s'il s'agit de jouer le texte. Lisant, on ne retiendra que les Odes, et jouant on ne les retiendra pas nécessairement. Elles ne sont d'ailleurs nullement des commentaires immiscés entre le dialogue et les indications scéniques.

Seule Gisèle a conservé son nom. Les autres, malgré de louables interventions qu'on reconnaîtra facilement, n'existent déjà plus aussi... facilement.

Patrick Cintas.

**H**ay un camino,  
sin piedras  
para decir  
a los pies :  
Yo existo

Hay un camino,  
el horizonte  
no es el futuro  
el polvo  
no es el pasado  
De presente  
quizás una mujer  
quizás nada

El camino  
de la espera

L'été  
à Polopos  
les oiseaux  
produisent des cigales  
sur les troncs  
des eucalyptus  
et des oliviers  
Je dors  
à l'abri  
de ton feu  
universel  
sous les pentes  
des toitures  
où vivent  
des oiseaux

Le matin  
à Polopos  
les oiseaux  
réveillent les cigales  
et les troncs  
des eucalyptus

deviennent rouges  
comme les turgescences  
du printemps

Les oiseaux  
se réveillent  
au-dessus de moi  
dans les branches  
qui touchent  
le toit  
de ma maison.

Il y a un chemin  
et pas de pierres  
pour dire  
J'existe  
Horizon  
Poussière  
et Femme  
sont les maîtres mots  
de cette existence.

La guitare  
d'Omero  
remplace le pipeau  
des bergers  
Et les chants d'oiseaux

mes rêves  
les plus récents  
ceux qui ont encore  
des ressemblances  
avec la réalité.

Puis les oiseaux  
s'identifient  
un à un  
puis par couple  
par volées  
géométriques  
et faciles  
hirondelles des fils  
tourterelles des cimes  
des poteaux  
moineaux des feuilles  
d'ombre  
la chouette demeure  
invisible  
et le merle  
croise les geais  
bavards

Puis les insectes  
me visitent  
tous plus ou moins

menaçants  
L'air change  
la terre se peuple  
en surface  
et en profondeur  
la terre aimée  
comme la vie  
et le ciel  
et toute la matière  
qui fonde  
les théories  
de l'infini  
et du néant.

Ayant perdu  
la place  
qui me revenait  
parmi les penseurs  
de ce monde à genou  
je tisse des toiles  
au lieu de les peindre  
j'enfile des mots  
et je ne les dis pas  
au passant  
à la passante  
qui peut être  
un enfant

Perdu  
le fil  
et invisible  
l'autre côté des carreaux,  
cet intérieur  
de bois  
et de terre  
ne m'appartient plus  
comme il a reproduit  
toutes les existences  
qui m'expliquent  
Écrivant  
au lever  
de ce corps  
maintenant  
moitié vivant  
moitié mort  
avec la poésie  
qui me mord les lèvres  
et les anecdotes  
et les pensées  
qui reviennent  
avec leur charge d'enfance  
et d'adolescence  
je crois  
dans les statues

**et leur présence  
projette des ombres  
de personnages**

Il y a un rythme  
et ici  
je différencie  
la prose  
du vers  
la prose est féminine  
et le vers est l'homme  
en proie  
au vertige  
Je reconnais  
la femme  
comme si elle était mienne  
et l'homme je le crée  
comme la boue  
existe déjà

« **J**e lui dois une hostie  
o ma fille  
et c'est vous ! »

**Q**ui  
ne voyant arriver  
l'ombre d'une promesse  
se soucie  
du temps qui passe ?

Les choses  
les pays  
l'infini  
ce qu'on en pense  
comment on résout  
la division par zéro  
pourquoi on ne part pas  
et le plaisir  
qu'on trouve  
au gré  
du temps  
seul chemin  
reconnaissable  
Je ne suis plus seul  
quand je suis seul  
je suis infini  
quand vous cessez d'exister  
Ce que nous ajoutons  
peut durer  
comme durent  
les choses  
les nations

et cette idée  
que nous avons  
de la création  
quelle que soit cette idée  
ce que nous ajoutons  
par division  
infinitésimale  
ou nulle  
si la mort  
devient obsédante  
comme le pain  
quand on a faim  
et que personne  
n'a ce désir  
de sauver le corps  
de sa détresse  
Ce que nous ajoutons  
a quelque chance  
d'exister  
si la langue conserve  
ses adjectifs.

**L**e vin  
n'a pas raison  
mais il n'a pas tort non plus  
**P**as de verre  
pour le boire  
juste le soleil  
et l'attente  
sous un chêne  
où la pierre  
est le seuil  
de moi-même  
**P**ierre creusée  
par dix générations  
de bergers  
**L**eurs fesses  
ont modelé l'idéal  
de la position assise  
face à la distance  
qui nous sépare  
de la civilisation  
**L**e vin attend lui aussi  
le moment vient toujours

la nuit encercle le jour  
qui ne meurt pas  
sinon il renaîtrait  
et nous aurions le temps  
de tout recommencer  
au lieu de remplacer l'attente  
par le jeu  
Le vin a ses raisons  
Il n'explique rien  
Ne donne rien  
Ne remplace pas  
ce qui manque  
ce qui finit  
dans l'oubli  
La terre du vin est un chef-d'œuvre  
des lieux consacrés  
à l'attente  
La vigne se répand  
sur les mottes dures  
et nous traversons l'invisible  
sans trouver les mots  
pour le dire  
La terre  
en pentes  
douces  
les ravinelements  
des pluies

l'herbe folle  
et les chemins  
calculés  
dans la trajectoire  
des pierres  
qui descendent  
des parois  
de marbre  
et de calcaire  
Le vin revenait  
au premier jour  
à la première fermentation  
à l'alchimie  
de l'instant  
que personne  
n'a encore exprimé  
Le vin et la terre  
se croisaient  
comme des oiseaux  
dans le ciel  
et je cherchais le sommeil  
comme s'il n'existait pas  
comme si je devais  
l'inventer  
Nous écrivons  
sur les arbres  
à la pointe du couteau

comme le couteau témoigne  
des moments de désespoir  
dans la chair des femmes  
ou de l'homme  
qui n'a pas attendu son heure  
Le vin des garrots  
a donné sa place de vainqueur  
au vin des perpétuités  
relatives  
Ce n'est pas plus mal  
On se sent moins haï  
On tue plus facilement  
que la maladie  
Vin des enfants  
nés du plaisir  
si ce n'est pas mentir  
de le croire  
Une femme s'interpose  
belle comme l'avoine des talus  
ou mauvaise comme l'eau des agaves  
une femme arrive à point nommé  
pour achever  
l'œuvre du vin  
lui donner un sens  
une raison  
de plus  
Le vin n'a pas raison

à la place de la femme  
que le hasard a mis sur votre route  
mais si ce n'est pas le hasard  
et que la femme s'en est allée  
sans vous  
parce que vous ne partiez pas  
aussi facilement  
alors l'attente  
est pire  
que la rotation infâme  
de l'étau  
pire qu'un lit  
refait chaque jour  
par habitude  
de l'ordre  
Le vin sortait de ma bouche  
comme les mots  
de tes mains  
sur ma chair  
endormie  
créature de ma facilité  
à recréer les circonstances  
prévues  
par la communauté  
créature née du croisement  
de la transparence  
et de l'invisible

plans sécants  
des cassures  
peut-être plis  
de mes draps  
Le vin  
et la terre  
La terre  
et nos errances  
Nos errances  
et l'attente  
de ceux qui voyagent  
au lieu de tenir leurs promesses  
Nos fenêtres sans carreaux  
Nos chambres sans fenêtres  
Les dalles de nos toitures  
Le rayon oblique du matin  
que répercute un miroir  
placé avec justesse  
Viendra l'automne  
et sa coulée de marbre blanc  
qui fit couler l'encre  
des journaux locaux  
L'hiver à point nommé  
cristallisera infiniment  
les surfaces  
Puis le printemps  
et ses calculs

de rentabilité  
Au vin  
il ne reste guère  
que l'été  
et encore  
à condition  
de le boire  
et d'en attendre  
ce qui lui revient  
de droit  
d'aïnesse :  
le rêve  
et ses petits animaux  
de peinture  
et de murs  
langage du désert  
et langue de l'appui  
au sol  
Voici le vin  
chanté par l'homme  
qui le connaît  
Vin des matins et des soirs  
Fil d'Ariane des récits  
Mémoire de nos chemins  
et des ruelles  
aux seuils inspirés  
par les caprices de la roche

Mémoire et oubli partiel  
des meilleurs moments  
de cette croissance de l'homme  
à la fois en marge et au cœur  
de la civilisation  
Vin des rideaux tirés  
et des chaises des seuils  
Vin de la sagacité  
et du désespoir  
Vin de l'entente  
et des voyages  
Les chats traversent l'air  
comme des chauves-souris  
et le chien  
s'endort  
sur la murette  
désertée  
Plus d'hommes pour jacasser  
plus de femmes pour occuper les fenêtres  
plus d'enfants pour la rapidité des seuils  
et plus de vieux pour la patience des murs  
Voilà où nous en sommes  
ce que nous quittons  
ce que rien ne remplacera  
Il n'y a pas de vin sans raison  
mais le vin n'a pas raison  
et pour ce que je viens d'évoquer

on ne peut pas dire non plus  
qu'il a tort  
D'ailleurs  
est-ce bien un personnage  
si nous en sommes les buveurs ?  
La poésie aurait-elle un corps  
si nous nous en nourrissions ?

Ce n'est pas que nous soyons discrets  
ni indifférents  
mais la femme  
nous amène  
l'orage  
en pleine sécheresse  
Nous préférons trouver de l'eau  
plutôt que de la suivre  
sur ces chemins  
jamais empruntés  
sauf pour retourner  
chez soi  
sous l'averse orange  
qui nous a surpris  
en plein sommeil  
l'après-midi de son arrivée  
parmi nous.

Il n'y a pas  
de commencement  
à ce qui ne s'achève pas  
La femme traverse  
la vie  
en ligne droite  
La femme segmente  
notre temps passé  
à chercher le bonheur  
Elle nous reproche  
de perdre du temps  
Qui la suivra demain  
quand la nuit  
nous aura inspiré  
la chanson de la séparation ?

**C**omme qui s'en irait  
à la guerre  
sur un palefroi  
ou un roussin

Quel poète,  
qui ne serait pas  
le reflet exact  
de son semblable,  
est lu  
ici-bas ?  
Quel poète,  
à défaut  
de bonheur  
proposant la langue,  
est apprécié  
ici-bas ?  
Quel poète  
ici-bas  
trouve  
le terrain  
du partage  
équitable  
entre l'écriture  
et la lecture ?  
Quel poète  
renonce

aux métiers  
de l'Ananké ?  
Et pourquoi  
ne serai-je pas heureux  
au contact de la nature  
qui s'en va  
aussi bien qu'à la surface  
impénétrable  
des zones industrielles ?  
La question  
douloureuse  
de la littérature  
à quoi on appartient  
ou pas  
selon la chance  
ou le désir  
se pose  
en marge  
des lieux  
où le bonheur  
est celui  
du contact  
du glissement  
de la pénétration  
du moi agissant  
à la surface  
du visible

de l'audible  
du compréhensible  
et de tout ce que l'errance  
autour de soi  
décrit  
raconte  
raisonne  
Je serais simple  
comme un bonjour  
aux éléments  
ou complexe  
comme l'insomnie  
Ai-je le choix ?  
Entre la nuit  
qui lutte  
contre le sommeil  
et le jour  
qui se donne au soleil  
est-ce le bonheur  
ou la tentation de l'ivresse  
ou pire de l'oubli  
qui m'inspire  
un instant  
de lucidité  
élémentaire ?  
Simple ou complexe  
tout ou rien

beaucoup ou pas assez  
les choix sont comme la pluie

— nécessaires —

Nous qui avons le génie  
des déséquilibres

et l'infinie patience

de la cohérence

sommes-nous à ce point

solitaires

que le bonheur

devienne une fin ?

Le bonheur

est une goutte

parmi les autres gouttes

de bonheur

occasion d'écrire

pour être lu

par n'importe qui

mais la langue n'est pas

aussi légère

reconnaissons-le !

La langue

façonne

elle n'explique pas —

Nous étions mille

un seul a survécu

à ce qui n'est

ni usure  
ni complot  
ni paresse  
C'était quelque chose  
de mesurable  
mais nous avons pensé  
à des institutions  
à des idées appliquées  
à la nécessité du repos  
à l'angoisse  
aux morts qui témoignent  
sans arrêt  
de la mort  
Nous avons pensé  
au lieu de pratiquer  
ce qui donne une existence  
commune  
à la langue  
Nous étions loin  
de toute appréciation  
tranquille  
loin d'un simple bonjour  
peut-être même  
de l'autre côté  
des lieux de réunions  
J'achèterai une maison  
si le temps m'était aussi précieux

que la langue  
Les chemins reconnaîtraient mon pas  
et les arbres ma présence immobile  
La toiture métallique  
des anciens ateliers de sculpture  
me donnerait l'idée  
d'un espace  
à conquérir  
Nous étions quelquefois  
sur le point  
de nous toucher  
mais le vent ou l'averse  
intervenait  
et nous nous quittions sur un adieu  
Nous n'étions pas  
importants  
à ce point  
J'imagine qu'autrement  
ni le vent  
ni la pluie  
n'eussent imposé  
ces petites fuites parallèles  
qui rejoignent les maisons  
louées grâce à des revenus annexes  
ou achetées avec une part d'héritage  
Sinon nous n'avons pas vu  
ceux qui dorment dehors

et tiennent l'éveil  
à bout de bras  
comme une lampe  
au-dessus de l'écritoire  
Qui sont-ils  
ceux que nous ne voyons pas  
mais qui résistent à nos effacements ?

La grenouille connaissait  
Un coin de terre et de gazon  
Mais le soleil l'envahissait  
Elle perdait la raison

Grenouille ! Grenouille !  
Pourquoi deviens-tu folle ?  
Les fous c'est la nuit  
Pom pom  
Qu'on les rencontre.

La grenouille pataugeait  
Dans un carré de verdure.  
Le soleil n'écoutait mais  
La grenouille à l'aventure  
De l'ombre et de ses secrets.  
Ne franchis pas la clôture !  
Le soleil interdit les  
Les visites importunes.

Grenouille ! Grenouille !  
Pourquoi n'écoutes-tu pas  
Ce qu'on te dit,

Pom pom  
Petite folle !

Le soleil a mis le feu  
Au jardin, aux herbes folles.  
Toutes les fleurs caracolent  
Dans la cendre chaude.  
La grenouille s'abandonne  
Sans un cri, sans un reproche.  
Le ciel devient couleur d'automne.  
Il fait froid dans la chaleur.  
C'est la mort  
Qui s'approche  
Pour annoncer l'hiver.

Grenouille ! Grenouille !  
Tu vas trop vite avec l'été.  
Ne sais-tu pas  
Que l'été appartient au soleil ?  
Que l'automne n'est pas une saison  
Et que l'hiver est la fin de tout ?  
C'est le printemps qui te le dit  
Et le printemps ne ment jamais  
Aux grenouilles.

Grenouille ! Grenouille !  
N'oublie pas tes amants...

**O**n ne joue pas  
avec les mots  
comme on s'inspire  
des petits corps  
qui s'accrochent  
à notre imagination  
comme les gouttes  
de pluie  
aux carreaux  
de nos fenêtres.

Le lendemain  
est si proche  
que j'ai l'impression  
de toucher  
son duvet  
de petit oiseau  
tombé du nid  
— Demain  
en commençant par le matin —  
Le lendemain est si probable  
que ma chair  
le connaît  
par surprise  
Le lendemain est une mesure  
de contenu  
et de distance  
cube et unité  
Que me dirais-tu  
si je risquais  
une allégorie  
qui donnerait la surface  
à la nuit

qui nous sépare  
du lendemain ?  
Cherchons encore  
oiseaux en moi  
cherchons le mot  
qui convient  
à tant d'insomnie  
et à si peu  
de repos  
Cherchons le moyen  
de ne pas nécessiter  
le repos exigé  
par ce qui n'est plus  
et qui deviendra  
hier

**G**renouille ! Grenouille !  
N'oublie pas tes amants,  
Les beaux jours de l'enfance  
Et le sourire des aïeux.  
La mort est entrée par la bouche,  
Par la peau ou pire encore,  
Elle est entrée par effraction  
Sans trace de clé,  
Sans bonjour ni bonsoir,  
Sans même le bruit des pas  
Qui m'éloigne de la veillée.  
Tes amants ne sont plus  
Qu'un peu de cendre,  
Un peu de vin  
Répandu comme offrande  
Avec les poignées de main  
Et les jets de sel.  
N'oublie pas qu'ils ont vécu  
Un instant de toi-même  
Surprise en flagrant délit  
De bonheur et de richesse.  
N'oublie pas, petite amoureuse,

Que les jardins appartiennent  
Toujours à quelqu'un.  
N'oublie pas de remettre  
En place  
Le fil de fer.  
On ne quitte pas le jardin  
Sans se souvenir  
Que c'est ici,  
Entre amandiers  
Et asphodèles,  
Que les amants obéissaient  
À tes caprices.  
Il n'y aura plus  
De rendez-vous  
Comme si le jardin  
Avait existé  
Pour que tu t'en souviennes  
Et que je ne me lasse pas  
De te le rappeler.

Gouttes de rosée  
qu'on recueille  
du bout du doigt  
sur les toiles d'araignée  
de nos murs  
et de nos charpentes  
ou pire sur les carreaux  
de la fenêtre  
où l'on attend  
depuis si longtemps  
que plus rien ne nous surprend  
pas même le premier rayon  
du soleil  
qui revient  
où nous en étions  
avant d'avoir tenté  
de n'être plus  
au moins un instant  
arraché à la nuit  
comme un moment  
de notre disparition  
et de cette possibilité infime

**de revoir le jour  
sous un angle différent.**

**Vous souvenez-vous ?**

**A** los niños no les gusta la muerte  
Les enfants n'aiment pas la mort  
Vieux  
malgré le peu de temps  
qui s'est écoulé  
dans mes pauvres mains  
faites pour boire  
et pour aimer  
malgré le temps  
qui s'est écoulé  
dans mes pauvres mains  
faites pour boire  
et pour aimer  
je n'ai pas eu le temps  
de veiller l'enfant mort  
dans mon enfance  
d'enfant joueur  
dans mon enfance  
d'enfant joueur  
Il jouait lui aussi  
quand la mort  
est entrée

dans son petit cœur  
à la place de la vie  
attendue  
Le petit cœur s'est arrêté  
comme une horloge  
qu'on a oublié  
de remonter  
la veille  
Le petit cœur  
n'était pas arraché  
comme les fleurs  
des talus  
au passage  
du bonheur  
d'être libre  
Le cœur  
n'était pas offert  
non plus  
pas offert  
non plus  
Ce n'était pas  
une cérémonie  
pas un oubli  
ni même une mauvaise rencontre  
Mais le soir venu  
je n'ai pas veillé  
comme les autres

Je ne me suis pas souvenu  
avec les autres  
ou plus secrètement  
sans les autres  
Ma solitude  
d'enfant fugueur  
n'explique pas  
mon infidélité  
mais la mer aimait  
mon corps  
comme je jouissais  
de ses vagues  
et je n'ai pas souhaité  
le confier  
à l'ombre  
et au silence  
Les enfants n'aiment pas la mort  
On s'habitue  
à revenir  
à recommencer  
à retrouver  
à rejouer  
mais rien n'est plus facile  
que de rompre  
un instant  
le fil  
qui existait encore

une seconde avant  
que la mort traverse  
l'esprit  
comme une invention  
renouvelée  
Mes pauvres mains  
sont faites pour boire  
à vos fontaines  
et pour aimer  
vos femmes  
et pour aimer  
vos femmes  
Mains joueuses  
de l'instant  
mains soumises  
au hasard  
Ce n'est pas la mort  
d'un enfant  
qui explique  
ce qu'elles sont devenues  
à force de boire  
et d'aimer  
mais cette mort  
revient  
chaque fois  
que la vie quotidienne  
exige de moi

les cérémonies  
les évocations  
les rencontres  
qui construisent  
patiemment  
ce que je détruis  
chaque jour  
avec ou sans toi  
mon amour

*Gabriel Aresti :*

*La maison de mon père  
je la défendrai.  
Contre les loups,  
contre la sécheresse,  
contre le lucre,  
contre la justice,  
je la défendrai,  
la maison de mon père.*

*Je perdrai  
mon bétail,  
mes prairies,  
mes pinèdes ;  
je perdrai  
mes intérêts,  
les rentes,  
les dividendes  
mais je la défendrai la maison  
de mon père.*

*On m'ôtera les armes  
et je la défendrai avec mes mains  
la maison de mon père.  
On me coupera les mains  
et je la défendrai avec mes bras  
la maison de mon père.  
On me laissera  
sans bras,  
sans poitrine  
et je la défendrai avec mon âme  
la maison de mon père.  
Moi je mourrai,  
mon âme se perdra,  
ma famille se perdra,  
mais la maison de mon père  
demeurera debout.*

La maison de mon père  
Arrue l'a peinte  
un matin de printemps  
et Jammes l'a chantée  
un soir de veillée  
à une époque  
que je n'ai pas connue  
mais que personne  
ni rien  
n'effacera  
de ma mémoire  
La maison de mon père  
demeurera  
un tableau de peinture  
sur le mur de ta maison  
éternellement  
Et au piano  
j'interpréterai  
un peu de Ravel  
La nostalgie  
une petite douleur intime  
sous la chemise  
la perspective

la lumière  
l'orientation  
et toute mon enfance  
revient  
avec ce que je n'ai pas possédé  
mais qui demeure mien  
parce que mon père  
dure plus que les rois  
et que la destruction  
que les royaumes imposent  
à ceux  
— peuples et libertins —  
qui ne reconnaissent pas les rois

La maison est peinte  
par Arrue  
et chantée  
par Jammes  
et je joue  
du Ravel  
sans tristesse  
une petite douleur  
mais je n'ai rien perdu  
et j'ai plus d'avenir  
que les rois  
— Voilà comment j'explique  
mon bonheur

*Manuel Machado :*

*Tant que le peuple ne les a pas chantées  
Les chansons ne sont pas des chansons ;  
Et quand enfin on les chante  
Personne ne se souvient de leur auteur.  
Telle est la gloire, Guillén,  
De ceux qui écrivent des chansons :  
Entendre dire finalement  
Que personne ne les a écrites.  
Débrouille-toi pour que tes chansons  
Finissent dans la bouche des gens,  
Même si elles cessent d'être les tiennes  
Pour appartenir à tous les autres.  
Ainsi, parce que le cœur des chansonniers  
S'est fondu dans l'âme populaire,  
Les noms se sont perdus  
En échange de l'éternité.*

Huit fois j'ai enfanté.  
Les portes sont fermées.  
Je suis vieille et passée  
Comme le riz de ma platée  
Neuf fois j'ai connu la douleur  
Et dix fois j'ai perdu la tête  
Onze fois le plaisir  
Douze fois l'amertume  
Puis plus rien pour me plaire  
Plus de lumière d'or  
Dans les oliviers du matin  
Plus de terre rose  
Dans l'ombre des matins  
De ces vendredis treize  
Quand Pedro de la Once  
Glisse le billet de loto  
Entre mes seins faciles  
Comme ceux d'une fille  
Que le rêve ensommeille encore  
Treize fois j'ai désiré  
Et treize fois j'ai perdu  
Il n'y a pas de chance

Pour celles qui ont égaré  
Les clés de l'enfance  
Mais l'enfance appartient  
À celles qui promettent  
Et je demandais trop  
À l'homme qui passait  
Et pas assez à celui  
Qui s'arrêtait pour souffler  
Voilà comment on se retrouve  
Dans le lit des travailleurs  
À treize je m'en vais  
Ce n'est pas une promesse  
C'est tout ce que j'attends  
De la vie qui s'achève  
Et du temps qui recommence  
Sans rien changer au temps zéro  
Parle-moi de la vie facile  
Et des domestiques qu'on chasse  
Comme les oiseaux des branches  
D'un jet de pierre  
Ou d'un cri d'enfant  
Parle-moi de ce qui arrivera  
Aux filles, à la chance et aux rimes  
Que l'enfance attend  
Pour que tout s'achève  
En queue de poisson  
À treize ans j'ai conçu

Sans la grâce de Dieu  
Le premier de mes fils  
Le deuxième à quatorze  
Et à vingt j'ai vieilli  
Voilà comme on devient  
La grand-mère de ses enfants

**J**eunes et jolies  
**À** défaut d'être belles...

**P**ar ici les petits  
J'ai de la soupe sur le feu  
**P**ar ici mes amants  
**I**l fait nuit

**P**etite fée de mes surfaces  
Je voudrais avoir un enfant de toi  
Mais s'il te plaît, o magicienne,  
Ne lui donne pas le silence d'or  
Qui tombe après les changements.

**J**e me souviens de tout  
comme si c'était hier,  
la chaleur,  
la lumière  
si intense,  
la surface de l'eau  
avec ses insectes  
qui formaient des ondes,  
la nudité,  
l'enfoncement du corps  
dans cette couleur verte  
qui est celle des algues  
microscopiques,  
l'attente,  
tu ne peux pas savoir  
comme j'ai attendu,  
attendu,  
attendu et le silence  
ne m'a pas inspiré  
une seconde  
cette petite réflexion  
qui l'aurait sauvé.

J'étais si seule  
et persuadée  
que plus personne  
ne reviendrait  
pour m'expliquer le silence,  
l'attente,  
l'infini commencement du lendemain.

L'oiseau,  
c'était ce petit oiseau  
qui s'est envolé  
sans achever  
ce qu'il avait commencé.

Je suis  
l'air  
que tu respères,  
l'eau  
que tu bois,  
la caresse  
qu'on te donne,  
le bruit  
qui te réveille.

L'oiseau  
revient chaque été  
avec un plus d'espoir  
et je ne lui dis pas  
que je l'attends  
pour lui donner

à mesurer  
mes différences.

Tu imposes tes mots,  
l'usure  
de tes mots  
condamnés  
au texte,  
tes mots  
provoquent l'oiseau  
et il s'envole  
comme s'il n'avait jamais  
existé.

Tu courbes  
la vie  
comme le fer,  
à chaud.

Lui préfère  
le hasard des caresses  
jusqu'à la précision.

Je n'ai pas choisi  
mais je sais  
ce que je désire.  
Je n'ai jamais été

au bout de la chair  
mais je comprends.

Entre l'horizon  
et mes mains,  
il n'y a  
que les oiseaux.

Entre toi  
et moi,  
il n'y a  
que ta passion  
et l'échec  
de tes caresses.

Ainsi,  
invitons-nous  
au festin  
du lendemain  
mais ne nous croyons pas  
capables  
d'exprimer  
ce que l'autre réserve  
à son silence.  
Côtéoyons-nous  
dans l'usage  
familier

de la langue  
et de ses racines  
chronologiques.  
Ne quittons pas  
la branche  
mais laissons les oiseaux  
s'y poser  
comme si l'air  
n'existait pas.  
Il n'y a rien  
de plus atroce  
que le pouvoir des mots  
sur la caresse.

Il n'y a rien  
de plus atroce  
que le pouvoir des mots  
sur la caresse.

Mais le corps n'a pas changé. Voici les mêmes exigences,  
une géographie de la satisfaction tellement précise que  
nous n'étions pas à l'heure. Maintenant, c'est l'heure  
même qui manque à nos raisonnements de créatures  
vieillissantes.

Ne quittons pas  
la branche  
mais laissons les oiseaux  
s'y poser  
comme si l'air  
n'existait pas.

Quelle idée des oiseaux et de l'air ! Je préfère posséder. Ce  
qui m'appartient se précise. J'ai seulement l'impression  
de perdre haleine au moindre mouvement. Je ne suis  
pas si vieille ! J'ai tellement vécu... si peu de choses

**! Je recommence avec une application de petite fille  
prisonnière de son cahier d'écolière.**

Entre toi  
et moi,  
il n'y a  
que ta passion  
et l'échec  
de tes caresses.

Quelle pertinence ! Ou quelle malice ! Je ne sais plus ce  
qu'il faut penser de ce qui demeure de notre... imminence.  
Cette douleur d'avoir perdu accidentellement l'objet  
d'un désir si clair encore. Et cette enfant qui perpétue le  
souvenir avec une adresse de jongleur.

Je n'ai jamais été  
au bout de la chair  
mais je comprends.

C'est sincère. Tellement sincère que je suis toute prête à  
croire qu'elle en est l'auteur. Elle s'inspire peut-être mais  
elle ne vole pas.

J'en connais de plus forts mais c'est avec un autre  
Qui se nourrit de l'air comme l'oiseau suspend  
La géométrie de mon lit solitaire.  
Rivière de l'éveil de mes propres nuits,  
Je caresse le temps et l'attente m'étire  
Comme un premier rayon dans le dernier miroir  
Que tu n'as pas brisé à l'angle du regard.  
Il donne le voyage à dos de ses parfums  
Et tu fermes la porte à mes yeux voyageurs  
De l'instant immobile. Et plus rien ne m'arrive.

L'odeur d'un homme  
qui a l'air d'un arbre  
au bord du chemin  
Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant

L'herbe du talus  
glisse sur moi  
comme si je commençais  
à ne plus exister  
que pour devenir  
l'explication la plus probable  
de cet instant  
de bonheur

Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant  
avec les hommes  
qui conquièrent  
inutilement  
la perspective

Après l'herbe la terre  
que la pluie  
vient de trouer  
Les mottes  
entre les pattes des insectes  
Et la fleur des racines  
couchée d'ombre  
et de réminiscences

Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant

J'aimais ce sommeil  
comme on préfère  
mourir  
sans le savoir  
Les autres ne posaient pas de questions  
pas le temps  
pas le temps  
ou bien ce n'est pas l'heure  
c'est la distance

Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant  
L'arbre est un cerisier  
en fleur  
ou un châtaignier

à l'automne  
ou encore le frêne  
aux suées rouges  
Les autres ne se retournaient pas  
Ils bavardaient entre eux  
et leurs conversations  
ne me concernaient plus

Dans les branches  
des peuples me guettaient  
et je m'endormais  
pour ne pas avoir  
à m'expliquer  
On n'explique rien  
à ces rencontres  
parallèles  
des lendemains de fête  
Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant  
et je ne dors pas  
pour rien

Quand ils viendront me chercher  
ils me croiront morte  
comme meurent les fleurs  
arrachées pour un bouquet  
et oubliées pour d'autres raisons

que je n'ai plus le temps  
de donner à mon bonheur  
Ils m'ajouteront aux détails  
de leur aventure quotidienne  
sans un regard pour l'arbre  
sans se douter qu'un arbre  
peut m'éloigner d'eux  
comme l'horizon  
les disperse  
ou les dilue  
je ne sais pas  
je n'ai pas bien vu  
je dormais presque

Les autres m'accompagnent  
ou je suis leur fardeau  
ou simplement une de plus  
à ajouter aux travers  
de l'existence  
J'épouserai le châtelain  
ou le notaire  
rien n'est encore décidé  
Les radiographies sont pleines d'espoir  
Je peux enfanter  
Je peux donner  
On pourra me prendre  
et me multiplier

comme le pain  
des bouches

Les autres suivent les autres  
Les autres sont devant  
La vie est une vitre  
qu'on brise  
pour les appeler  
— et pour expliquer le bris de la vitre  
il ne reste plus  
qu'à donner  
le spectacle de son angoisse  
avec des mots choisis  
à fleur de leur langue  
vernaculaire

L'odeur d'un homme  
que je n'avais pas vu  
changeait mes chemins

Ne cachons rien maintenant  
mais ne soulevons pas le voile  
à la place de ceux qui restent  
Personne n'arrive, personne  
ne sait ce qui est caché  
Il n'est pas encore temps  
d'en parler et de savoir  
ce qui va arriver  
à ceux qui restent  
à ceux qui existeront demain

Tu déchireras le voile  
à la seconde précise  
du bonheur  
et le temps annoncera  
la pluie  
plutôt que le lendemain  
la venue  
d'un cousin  
plutôt que le nombre  
d'enfants  
à concevoir

L'air est si léger  
quand le vent s'arrête  
comme s'il avait commencé  
et que la pluie  
n'avait existé  
que dans la tourmente

Nous ne cacherons rien  
mais nous n'aurons pas la parole  
Les petits morts  
de la journée qui court  
au rythme des horloges  
bouchent les petits trous  
de la leçon d'histoire  
où les vierges sont reines  
et les rois géographes  
Nous ne cacherons rien  
à l'oreille, aux deux yeux  
Mais vous ne verrez pas  
Mais vous n'entendrez pas  
Vous aurez la peau dure  
et le nez insensible  
à l'odeur de vos morts  
Il y aura la langue  
Pas d'hommes sans la langue  
et pas de langue sans la femme

Mais la langue est obscure  
Les chansons trop légères  
et les enfants pas assez verts  
pour mûrir d'expérience  
comme les fruits des bois  
qui jalouent l'oiseau  
la possibilité  
le moment favorable  
la machine parfaite  
et le plan de voyage  
ce tracé de l'aubaine  
tous les coups de crayon  
de la pratique et de l'attente

**J**e suis  
je suis l'arbre  
je ne raisonne pas  
je n'avance pas

\* odes extraites de *Gisèle – drame in Poésies complètes – Tome IV*  
*Cantos XVI à XIX*

à télécharger gratuitement sur le site de Patrick Cintas :

[patrickcintas.ral-m.com](http://patrickcintas.ral-m.com)

© patrick cintas

